

Convergencia Madrid 2015
Le Cercle Freudien

D'une question actuelle de la politique de la Psychanalyse

Dès 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Lacan posait la question de la psychanalyse dans son devenir et des moyens propres, théoriques et méthodologiques qui lui permettraient de « rejoindre à notre horizon la subjectivité de notre époque ».

Cette question n'avait pas non plus échappé à Freud lorsque avec l'arrivée du bolchevisme il soumettait, dans une lettre à Ferenczi, son interrogation quant à la non-prise en compte de la question de la pulsion de mort.

Or de nos jours, nous constatons une approche phénoménologique de la souffrance psychique. Telle qu'est proposée par le DSM..

Mais « Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base. C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse... La clinique c'est le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter. »¹ se demandait Lacan, in Ouverture de la section clinique en 1977.

Là où le cinquième discours, tel que Lacan le propose à Milan en 1972, et en rupture totale avec les quatre autres, sévit plus qu'hier, et peut-être encore moins que demain, face à cette logique capitaliste qui promeut l'évaluation comme mesure de l'efficacité des pratiques de soin et avec des nomenclatures type DSM, l'avenir de la psychanalyse repose sur sa capacité à faire entendre sa spécificité. Un sujet ne saurait se réduire à une position phénoménologique, à un comportement symptomatique.

Notons que l'urgence politique a toujours été inscrite dans le mouvement psychanalytique. Elle a été au cœur même de ce qui a poussé Freud à fonder l'IPA à partir d'un double constat : se préserver des attaques extérieures et se protéger des dérives internes.

Le devenir de la psychanalyse, Lacan nous en donne quelques clés, dès son texte avec « Variantes de la cure-type »². En précisant ce qui est attendu d'un psychanalyste, dans sa fonction, il va renverser toutes les catégories nosographiques, pour centrer le travail du psychanalyste, sur ce qui est attendu de lui : soit soutenir la place du sujet, là où tout conduit à son éviction.

Il confirme, en ce point, ce que Freud écrivait à Groddeck le 5 juin 1917: « Qui reconnaît que la résistance et le transfert sont les axes du traitement appartient sans retour à la horde sauvage. »

L'expérience de la cure du psychanalyste est présente dans ce qu'il soutiendra dans le transfert, et dans la direction de la cure et dans ce qu'il en transmettra dans le passage au public. « Avoir saisi l'essence de la chose sans plus pouvoir la perdre. » Freud nous donne ici une idée de ce que l'expérience produit comme savoir nouveau. Savoir nouveau ou relecture de ce qui avait été écrit ? C'est dire ce qui fait passe : une production d'un savoir nouveau. Savoir nouveau ou relecture de ce qui avait été, donc retrouvaille avec cet effet de surprise.

Ainsi avec Freud et Lacan, s'il y a une clinique psychanalytique, nous pouvons soutenir qu'il y a avant tout une clinique du psychanalyste. Car, à partir de quoi, celui qui assume la conduite d'une cure, celui qui en assume le transfert, de quoi se soutient-il, si ce n'est de son expérience transférentielle ? Certainement de ce qui a fait surprise pour lui ? Autrement dit, jusqu'à quel point son analyse l'aura-t-elle conduit ?

¹ Ornicar N°9, 1977, p 7-14

² Lacan, Ecrits, 1955, p 323-362.

Comment, à travers la diversité des rencontres, avec ces quelques autres mais à partir de l'expérience de sa cure, l'analyste pourra-t-il énoncer la règle fondamentale, la tenir et la maintenir dans le temps, quelque soit la structure de celui qu'il écoute? Freud nous a précisé que, seule est la règle fondamentale. Il nous en a donné un exemple. A l'homme aux rats qui lui demandait de ne pas dire ce qui lui venait, la réponse de Freud a été tranchante : « Il n'est pas en mon pouvoir de vous en dispenser. »

Est-ce que cette règle, celle à laquelle nous nous sommes soumis, ne serait pas notre seul point d'appui ? Un point d'appui qui se soutient quelque soit le lieu de la rencontre. Ce « quelque soit du lieu de rencontre » me semble fondamental à entendre comme lieu et espace où d'un psychanalyste, psychanalyse en intension ou extension, peut exercer sa fonction et tenter d'entendre des hommes et des femmes qui ne viendraient pas consulter en cabinet privé.

Quelque soit le lieu, le psychanalyste se soutient d'une même règle fondamentale, même si le cadre tel qu'on le définit habituellement (nombres de séances, position assise, debout, couché) est différent.

Ce point d'appui, cette exigence nous différencie de toute pratique psychothérapique.

Elle engage une éthique de la conduite d'une cure et donc une position du psychanalyste dans sa fonction.

Pour soutenir cette hypothèse, quelques expériences de rencontre telles que celle du contrôle et celle en un service de médecine pourraient nous éclairer.

La pratique du contrôle.

Lorsqu'un analyste vient à parler à un autre – supposé en position d'analyste de contrôle, le dire de l'analysant s'en trouvera modifié lors de la prochaine séance. Nulle magie dans ce processus. Mais là où une des activités du psychanalyste est de penser des pensées non formulées par l'analysant, les signifiants, soit la partie la plus refoulée, selon Freud, seront virés sur le compte de l'analyste. Comme autant de signifiants du transfert et comme mise en réserve de son savoir.

Lacan traduit ce déplacement comme un déplacement qui ne se fait pas entre signifiants, mais de la jouissance à l'inconscient, le psychanalyste étant le passage obligé entre les deux protagonistes.

C'est à partir de l'embarras de l'analyste, là où il a été interdit dans son acte, ou là où il se demande pourquoi il a dit cela, voire ce qu'il lui a pris pour dire cela, que le travail de contrôle commence. C'est dans cette zone, là où je me suis fourré, voire fourvoyé, que l'analyste est interpellé dans son acte. Là où il est embarrassé, la résistance pointe. Elle se pointe comme présence effective. Elle se pointe comme point à entendre du côté du contrôleur, et comme point à dénouer du côté de l'analyste. Dans cette zone où transfert et résistance se côtoient nous pouvons affirmer que l'analyste n'est jamais installé. Qu'il soit toujours un éternel débutant, soit toujours en recherche, et au mieux toujours prêt à se laisser surprendre. Faire venir en question ce qui n'a pas encore été dit.

La pratique en milieu hospitalier

Il ou elle est allongé, le psychanalyste est au mieux assis sur un tabouret, ou au pied du lit.

Le patient a-t-il demandé à parler quelqu'un : psychologue ou psychanalyste ?

Au pire, aura-t-il été « signalé » comme posant problème à ses médecins.

Dans cette situation et avant d'engager tout « dialogue », et en se présentant, le psychanalyste demandera à celui qui est en face de lui, et quelque fois « in extrémis » si le médecin a eu raison de l'adresser.

Déjà restituer une parole de sujet.

Et puis laissez venir.

Voir convenir d'un autre rendez-vous. Le juge-t-il utile pour lui-même ?

Penser le transfert comme fondement de l'analyse, et comme point de repère du psychanalyste, tel que Freud le pointait dans les Nouvelles Conférences, c'est dire que l'acte du psychanalyste ne relève pas de la méthode expérimentale. Et en suivant Lacan, rappelons que là où la science vise à l'élimination du sujet, la tâche du psychanalyste vise à introduire la question du sujet, question qui a à voir avec celle de la vérité.

Lorsqu'un homme ou une femme se présente à nous avec un diagnostic, quel qu'il soit, il est porteur d'une désignation. Une désignation qui l'assigne à une place. Il a été parlé par d'autres. Michel Foucault nous a enseigné que « la folie ne se rencontre pas à l'état de nature ». Elle ne se rencontre qu'à partir de ce qu'elle produit : la ségrégation.

Ce discours sur la folie, pouvons-nous l'étendre aux différentes nominations de troubles dont un homme ou une femme peuvent se trouver aujourd'hui affublés ? Et le DSM n'est pas en manque de catégorisation !

Si quelqu'un qui vient parler à un psychanalyste en se présentant par exemple comme « bipolaire », ou « surdoué » ou ... et la liste serait longue, comment le psychanalyste va-t-il lui permettre de dire qui il est, au-delà de ce « titre » dont un autre, en place d'expert l'a désigné ? Dans cette « illusion » ou assignation d'être, voire assignation à être, comment nouer cette nomination à son histoire et à sa structure ? Comment le recentrer sur l'histoire de cette nomination et ce qu'il en pense, lui ? Faire en sorte de l'impliquer dans le récit qu'il nous propose et mesurer la part qu'il a prise dans cette assignation attribuée à l'autre, voire à l'Autre, telle est notre tâche.

Accueillir, c'est à la fois accueillir ce qui se présente et dans un même temps faire place à du nouveau. Quelque chose du côté : « Mais, vous, qui êtes-vous ? » Introduire de l'énigme. Et mettre au travail cette énigme.

L'impliquer dans le récit qu'il nous propose et la part qu'il a prise dans cette assignation attribuée à l'autre, voire à l'Autre, telle est notre tâche.

Faire advenir du nouveau, à partir de ce qui était, en quoi cette tâche implique-t-elle une position éthique ?

Là où le psychanalyste se refuse de répondre selon le modèle médical, là où il ne prescrit rien et surtout ne promet rien, il peut viser à dégager, celui qu'il écoute, des fardeaux encombrants. Ceux de son histoire et ceux de sa préhistoire familiale non seulement ceux assignés, mais aussi ceux qui lui auront été attribués au nom d'une « certaine » scientificité, voire au discours de la culture ambiante et au malaise de la civilisation.

Mais si le psychanalyste peut permettre quelque chose, sans jamais promettre, cela ne se fera pas sans un engagement de part et d'autre. L'un et l'autre seront partie prenante de l'aventure. Et là nous percevons bien comment la tâche du psychanalyste sera aussi singulière que celle de l'analysant. Dans un dialogue, certes mais asymétrique où chacun sera renvoyé à sa propre solitude. Solitude liée au malaise de la civilisation.

Ce point éthique où le psychanalyste ne peut promettre, mais seulement permettre et selon certaines conditions, cela nous le devons à Freud qui en révolutionnant la question du normal et du pathologique, a insisté sur le polymorphe comme condition de l'être humain et techniques de vie.

La pratique de la psychanalyse nous implique, là précisément dans la mesure où elle n'est pas une « thérapeutique comme les autres ». Elle nous oblige d'accepter l'ordre du monde - soit la castration et l'énigme du symptôme.

Or est-ce que la désignation dans une des catégories aujourd'hui en cours pourra faire symptôme, au sens analytique de ce terme, et conduira le sujet dans le dur travail du dire ? Faire de son symptôme, là où il dérange, une question, une énigme à déchiffrer. Aujourd'hui devant une approche phénoménologique de la souffrance psychique telle qu'elle est proposée par le DSM, un changement est intervenu dans la nomination des symptômes. Un exemple récent de l'actualité nous a montré combien la dépression était devenue un concept « fourre-tout ».

Mais si nous faut plutôt suivre l'enseignement de Lacan, affirmant dans une persistante insistance que la folie est au cœur de l'homme pour nous conduire à ne pas confondre les structures cliniques. Avant même d'avoir théorisé la question de la fonction paternelle et la forclusion du signifiant du Nom -du -père, il situe la folie dans une « faille ouverte dans son essence ».

La tripartition névrose /psychose/perversion remise en question donne lieu du côté de certaines écoles à de nouvelles pathologies introduisant un rapport nouveau à la jouissance, un monde sans limite avec une prolifération de jouissances où les objets sont échangeables.

Devant la banalisation de la folie, il nous faut repérer toutes les dérives possibles, notamment son assimilation avec la dangerosité. Ce discours fait le lit de la peur et encouragent toutes les mesures sécuritaires. Au nom du Bien.

En faisant de la psychanalyse une pratique au cas par cas, avec une éthique plutôt qu'une technique, Lacan nous permet d'éviter le pire : réduire le sujet à un objet d'étude.

Il nous le permet dès son « petit discours aux psychiatres ».

En resituant la clinique du côté du psychanalyste, des effets de ce qu'il entend, la psychanalyse est une clinique de l'Autre – en tant que trésor des signifiants, mais aussi trésor de la culture, au sens de Freud. Ce qui la différencie des autres pratiques est « un souci de pureté dans les fins et les moyens ». Autre manière de rappeler ce à quoi Freud nous conviait avec « une conduite rigoureuse de l'analyse ». Et plus encore, Lacan nous soumet, et c'est notre tâche, à rendre compte de notre acte. Entre la tâche et l'acte du psychanalyste peut-être y a-t-il un autre horizon pour celui qui se lancera dans l'aventure du dire ?